

# Souvenirs d'une gamine effrontée

BALLAND

# SOUVENIRS D'UNE GAMINE EFFRONTÉE

16° Y2
53027
(1)

DI - 08-06-1988 - 14626

*Du même auteur*

Journal plutôt inconvenant
d'une toute jeune fille, *Balland*, 1982

Flora la belle Romaine, *Balland*, 1985

# SOUVENIRS D'UNE GAMINE EFFRONTÉE

BALLAND

33, rue Saint-André-des-Arts, 75006 Paris




© Éditions Balland, 1988.

*Que j'aime à tomber de temps en temps sur les moments agréables de ma jeunesse! Ils m'étaient si doux; ils ont été si courts, si rares, et je les ai goûtés à si bon marché! Ah, leur seul souvenir rend encore à mon cœur une volupté pure dont j'ai besoin pour ranimer mon courage, et soutenir les ennuis du reste de mes ans.*

Jean-Jacques Rousseau,
*Les Confessions*, Livre IV

# I

*Les paupières de la princesse clignent devant les perceptions vagues qu'elle voudrait plus précises; elle passe doucement sa langue sur ses lèvres, à la vue gourmande des choses défendues.*

Péladan, *Le Vice suprême.*

Tout ce qui m'est arrivé dans la vie, c'est la faute du Panama. Enfin, soyons justes, presque tout. Je veux bien que ce n'est pas drôle de se retrouver à seize ans quasiment orpheline et sans le sou; mais des familles ruinées par le Canal, il n'en a pas manqué autour de nous, et toutes leurs filles ne sont pas devenues ce que je suis. J'aurais pu, comme elles, rester chez les sœurs à tirer l'aiguille en attendant sagement que tante Yvonne m'ait déniché un mari à sa convenance. Ni jeune, ni beau, ni amoureux; plutôt même vieux et laid, mais avec dix mille francs de rente. Elle se serait contentée de cinq, vu la nécessité; de quatre à la rigueur, mais avec des « espérances ». Seulement, voilà : je n'avais pas le goût à cela. Les dix mille francs, des toilettes, un petit attelage, une femme de chambre, oui, bien sûr. Mais un mari catarrheux, des enfants, la messe du

dimanche, les voisines à recevoir, très peu pour moi. Et des maris, j'en ai tellement vu défiler dans mon lit... Je ne me plains pas de ceux des autres : ils me font vivre et même, ce n'est pas si rare, me donnent du plaisir en plus de l'argent. Mais précisément : l'argent et le plaisir, ils le volent d'une façon ou d'une autre à leurs légitimes.

On n'a pas le bon sans le mauvais, bien sûr; et du mauvais, j'en ai eu ma part, comme bien d'autres. Aujourd'hui le bon l'a emporté, mais comme disait mon pauvre papa, « on n'est jamais sûr du lendemain tant qu'on n'est pas mort, et même pas après ».

Il savait de quoi il parlait, le père. A « La Fourmi Française », la compagnie d'assurances où il tenait la caisse des sinistres, ils en vivaient tous, de la peur du lendemain; et comme ils n'avaient que ça à vendre, ils en rajoutaient dans l'inéluctable deuil, l'imparable désastre. Forcément. D'un autre côté, papa leur rendait cette justice, ils faisaient aussi des heureux. Surtout des heureuses. Le malheur arrivé – parce que tout de même, il arrivait. Ce serait trop beau pour les compagnies, si leurs clients ne mouraient jamais; le malheur arrivé, les survivants se présentaient à son guichet avec une quittance de la Direction, et le père poussait sous la grille les rouleaux de louis et les talbins de la Banque de France qui leur revenaient.

Il avait ainsi payé un jour une assurance de douze mille francs : vingt-deux billets de cinq cents francs, des bleus, plus grands qu'une page de cahier, le reste en pièces d'or, « pour mes petites dépenses », avait dit la dame. Ça l'avait ému. Mille francs en or, c'était déjà de quoi nous tourner la tête à tous; alors douze mille, cinq ans de ses appointements... Il en

voyait arriver comme ça une ou deux par semaine, des veuves pas trop éplorées, juste ce qu'il fallait pour la circonstance, et en tout cas bien précises à venir encaisser leur magot joli. Des belles femmes, parfois, et encore jeunes. Où ça allait ensuite, ces pactoles? Dans l'armoire à linge, entre deux draps? Aux bonnes œuvres? Dans la braguette d'un greluchon? Va savoir...

*

« Monsieur Chauron, caissier principal dans une grosse compagnie d'assurances », ça sonnait bien dans le quartier. Mais de bien sonner, ça ne mettait pas de beurre dans nos épinards. A quatre, on ne va pas loin avec 250 francs par mois, plus une prime de « tenue de caisse » de 50 francs à Noël, et une autre à Pâques. Pour ce qui est de ça, il la tenait bien, sa caisse. Un peu trop même, pour finir.

La prime de Pâques servait à le rhabiller. C'était un bel homme, à l'époque. Avec celle de Noël, maman nous emmenait à *La Belle Jardinière,* à l'autre bout de Paris, et nous y passions la journée, elle à tympaniser les vendeuses pour un escompte sur ma robe des dimanches ou une retouche gratuite à la culotte de Maximilien, qu'on prenait toujours trop longue; nous à pleurer un petit pain et une barre de chocolat Menier. Quand nous étions renippés et restaurés et qu'il restait cinq francs sur les cinquante, maman faisait une folie. La dernière fois, j'avais treize ans, un ruché de dentelle mécanique pour son corsage, je me souviens.

C'est allé comme ça cahin-caha quelques années encore, et on aurait tenu jusqu'à ce que papa passe vraiment caissier principal à 300 francs par mois et

des primes de cinq louis, si maman avait gardé sa santé. Une petite santé, mais une santé tout de même. Là, elle n'en pouvait plus. Pour payer le médecin, les remèdes, de la viande rouge et davantage de charbon l'hiver, les parents se sont résignés à picorer dans la dot de maman, en dépit des protestations de la grand-mère Boireau, une chipie. Les grands-parents Chauron, eux, végétaient du côté de la rue du Château-d'Eau et se privaient pour pouvoir nous apporter des croquignoles et du sucre d'orge quand ils venaient déjeuner à la maison, presque tous les dimanches. Je les adorais.

Ça n'a eu qu'un temps, de picorer. Un cautère sur une jambe de bois. Après la pince à sucre, il a fallu y mettre la fourchette, dans la dot, et puis la cuiller et enfin la louche. A la mort de maman, il en restait mille francs. Ils n'ont pas fait long feu.

En venant un jour voir sa malheureuse sœur, comme elle disait, tante Yvonne s'était désolée de ce qu'elle avait découvert : maman à bout de forces, la maison à vau-l'eau, nous, crasseux comme des peignes et grignotant des croûtons... Elle avait épousé, cette sœur, un Crapart notaire à Nogent-le-Rotrou et elle ne manquait de rien. Pour éviter le pire et parce qu'au fond elle nous aimait bien, elle a proposé à maman de lui prêter sa bonne de Nogent pour quelques mois.

– Disons pour un an, Jeanne. Le temps que tu retrouves ta santé, que ton mari soit augmenté et que Lulu ait appris à tenir la maison.

Ça faisait beaucoup à la fois. Un an après ces bonnes paroles, maman était morte, papa avait perdu sa place, et de maison, nous n'en avions plus.

*

« Adèle Bondon de Maizy-le-Thou dans l'Orne, vingt-six ans et toutes ses dents », comme elle se présentait elle-même pour nous faire rire, était une vraie Normande de pâturage, deux fois forte comme maman et à peine moins grande que papa. Des épaules de statue, une peau de cochon de lait, un beau gros chignon blondasse et le reste à l'avenant. Un vrai modèle pour les peintres. Avec ça travailleuse, propre, rangée et toujours de bonne humeur. Exactement ce qu'il fallait pour faire aller la maison, s'occuper de nous et réconforter maman qui ne quittait plus guère son lit que pour son fauteuil.

Comme nous allions chaque été passer trois semaines à la campagne, chez les Crapart, et qu'Adèle y servait depuis quatre ou cinq ans avant de prendre poste chez nous, nous nous connaissions. Mais là-bas elle était la bonne de tante Yvonne et de l'oncle, sans parler des cousins et cousines, tandis qu'ici elle était la nôtre. Enfin, si l'on peut dire, parce qu'elle n'en faisait qu'à sa tête. Bien obligée, dans cette débandade.

A son arrivée, les parents l'avaient logée à la diable dans « notre » chambre de bonne, deux étages au-dessus de chez nous : un cagibi où tenaient tout juste un lit boiteux, une chaise dépaillée et un petit chevet avec un seau. Elle n'avait fait aucune remarque; mais une nuit où papa avait dû monter la réveiller en se cognant partout, parce que maman étouffait et qu'il aurait fallu la passer de son lit à son fauteuil, elle avait répondu à ses reproches que ça n'aurait pas lieu d'être si elle avait couché comme une créature du bon Dieu sur un lit convenable près de madame

et des enfants, et pas dans un nichoir à corbeaux, comme une bête. Et qu'il y avait bien de la place de reste dans l'appartement sans aller en chercher sous les toits.

Le fait est que nous étions logés plutôt grandement, rue Saint-Lazare, entre la Trinité et Notre-Dame-de-Lorette, un quartier que j'ai pas mal fréquenté depuis. Maman se plaignait du loyer, mais avec la dot ça s'est arrangé; et papa avait son bureau à quelques pas. C'est encore la dot qui a payé un bon lit et une armoire pour Adèle. Elle prit ma chambre et je m'installai dans celle de Max en tendant un rideau entre nos lits pour la convenance. De la sorte, si maman avait besoin de quelque chose la nuit, elle carillonnait sans quitter son lit et Adèle était aussitôt là. Papa avait gardé sa chambre dans l'autre couloir et nous avions pour nous deux Max celle du bout, la plus agréable, avec une belle fenêtre en angle qui donnait sur l'église de la Trinité.

*

J'ai honte de l'écrire, mais c'est la vérité : durant toute cette année qui devait si mal finir, j'ai été heureuse comme jamais. D'ailleurs, les parents eux-mêmes prenaient leur malheur du bon côté : ils se gâtaient et nous gâtaient toujours davantage à mesure que la dot fondait et qu'il devenait certain que maman ne quitterait plus la maison que les pieds devant. Nous étions en somme comme les passagers d'un bateau en perdition qui s'organiseraient des bals masqués et des balthazars au champagne en attendant la fin. Par moments, il me venait un remords. Je demandais à Maximilien de ne plus chanter et rire à tout bout de champ, comme il le faisait; et je me

forçais à prendre une mine désolée. Cela durait deux ou trois jours, mais les parents avaient l'air de ne pas comprendre mes accès de tristesse et de me les reprocher. Alors, ma foi, je me réveillais le lendemain aussi gaie qu'avant.

Ils s'aimaient bien, les parents, et je sais qu'ils passaient des heures la nuit à pleurer dans les bras l'un de l'autre. Mais tout cela, on le comprend après. Pour nous, sur le moment, c'était la belle vie, l'âge d'or : des bons repas réguliers, des sorties dans le quartier avec Adèle pour la présenter aux commerçants et l'aider à faire son marché, et l'école, en bas de la rue Blanche pour moi, un peu plus haut vers la place pour Maximilien. J'étais toujours première parce que j'aimais la classe et que j'avais des facilités pour apprendre, apparemment. Pour maman, c'était la plus grande satisfaction qu'elle pouvait encore attendre de la vie : sa fille au Tableau d'honneur tous les mois!

En plus, j'étais amoureuse. Vincent Vierneau, LE copain de Max, évidemment. Six mois de plus que mon frère, plutôt du genre pas très intéressé par l'école, comme mon frère, et dans la même classe que lui, celle du Certificat. Joli gosse, l'air un peu méchant et froid, des cheveux bruns bouclés et coiffés, et surtout un costume de velours à deux rangées de boutons dorés et à col rabattu, qui m'impressionnait tellement que j'en restais un bon moment sans voix quand il arrivait à mon école avec Max, pour me faire sortir et me raccompagner à la maison. D'après mon frère, entre le costume, les bottines vernies, la chemise à dentelle et la toque, il en avait au moins pour cinquante francs sur le dos, rien que pour venir

en classe. Son père était placier, disait-il sans donner de détails. C'était vrai. Placier en femmes.

*

Une fois installée, Adèle a entrepris de nous décrasser. Le fait est que depuis le début de l'hiver maman n'avait plus le courage de préparer un tub et de nous laver. Papa s'y était essayé une fois, mais il nous avait ébouillantés et c'en était resté là. Livrés à nous-mêmes, nous nous contentions d'une toilette de chat : les mains, le nez, un peu autour des oreilles; le reste tous les trente-six du mois. Ce n'était pas par paresse, ni par goût d'être sales, non. J'en rêvais, d'un tub d'une heure dans la cuisine bien chaude, et d'en ressortir en sentant bon le savon et la peau propre. Maximilien n'était pas contre non plus. Mais il fallait deux énormes marmites d'eau pour faire un tub, et c'était trop lourd pour nous.

Adèle a donc commencé par nous faire laver par morceaux dans une grande cuvette d'eau chaude, pour nous réhabituer; et quand elle a été bien au courant des feux et des marmites, elle a décidé qu'il y aurait tub tous les dimanches matin parce que, ce jour-là, papa pourrait l'aider à poser la grande marmite sur le feu et à l'enlever quand elle serait bouillante.

Qui fut dit fut fait. Oh, le bonheur! Avec le fourneau poussé au rouge et la vapeur, la cuisine était comme un four de boulanger. Mon père était reparti bavarder avec maman quand je suis entrée. J'étais restée en chemise de nuit, et je me demandais si j'oserais l'enlever comme ça, d'un coup, devant Adèle. Celle-ci suait à grosses gouttes, engoncée qu'elle était dans une robe grise qui lui tombait sur

les talons. Elle a poussé le verrou de la cuisine et s'est un peu fâchée en me voyant plantée toute bête, encore en chemise.

– Et bien, Lulu, a-t-elle bougonné, tu attends que l'eau soit froide pour te décider?

Et comme en effet je me tournais toujours sans oser enlever ma chemise, elle a dit :

– Moi, en tout cas, je quitte ma robe. Je n'en peux plus, de cette chaleur.

Sous sa robe, elle était en caraco ouvert et en jupon de toile qui lui arrivait aux genoux. C'était vraiment une très belle femme, pour ce que j'en voyais : les bras, les mollets, et la poitrine qui faisait bomber le caraco. J'en suis restée bouche bée. Elle a ri, et m'a lancé :

– Puisque tu ne veux pas, je vais t'y mettre, moi, dans le tub.

En même temps, à genoux contre moi, elle a remonté ma chemise des deux mains, en les appuyant bien tout le long de mes hanches et tout près de mes seins. Je suis entrée dans le tub en poussant un petit cri parce que c'était un peu chaud au début. Maintenant, son caraco était tout à fait dégrafé et un de ses gros seins était entièrement sorti, bien ferme et blanc avec une grosse soucoupe un peu rouge et un tétin tout pointu et très brun. Elle avait pris le gant et commençait à me savonner en partant des pieds. Je lui ai dit :

– Dédèle, il est beau, ton néné. J'en avais encore jamais vu en entier, tu sais. Tu crois que les miens seront un jour comme ça? Et dis, je peux le toucher?

Toujours à genoux, elle a relevé la tête en me fixant d'un drôle d'air, et elle a sorti lentement de son corsage l'autre sein, en se redressant pour que je

les voie bien. Puis elle a remonté sa main toute savonneuse le long de ma cuisse et l'a glissée entre mes jambes en m'obligeant à les écarter un peu, et elle a commencé à me caresser là, en remontant jusque entre mes fesses.

– Laisse-toi faire, ma colombe, a-t-elle chuchoté. C'est bon, tu verras. Et tu peux toucher mes nénés, j'aime ça. Savonne-toi un peu les mains et caresse les bouts. Ça les rend plus beaux. Les tiens seront comme les miens un jour, ne t'inquiète pas.

J'ai fait ce qu'elle me demandait. De sa main libre, elle m'avait pris la taille par-derrière, pour ne pas tomber, et elle continuait à faire aller et venir son doigt dans ma raie. C'était bon, oh! que c'était bon. J'en perdais l'idée de lui frotter le bout des seins, et elle me l'a rappelé :

– Caresse mes tétins, mon petit oiseau. Plus fort, va, tu me fais du bien. Et toi, tu aimes, ma Lulu?

Je n'avais pas besoin de répondre. Je me tortillais suffisamment pour qu'elle le sente, que j'aimais ça. Elle a ajouté :

– Tu t'es caressée déjà comme ça toute seule, ma petite sale? Allons, tu peux me le dire, maintenant!

Là, j'avais honte. Je me suis tue un moment et j'ai caressé ses nénés plus fort, les deux en même temps.

– Oui, Dédèle, ai-je fini par répondre. Un peu. J'ai essayé. Mais ça n'était pas bon comme maintenant. Oh, continue, continue, je sens quelque chose.

A ce moment-là, elle a laissé glisser sa main gauche bien savonneuse dans la raie de mes fesses, carrément, et elle m'a enfoncé doucement un doigt... un doigt... dans le trou. Et par-devant, elle a frotté sur le bouton en même temps qu'elle faisait entrer

et sortir son doigt dans le trou. Je me sentais devenir folle. J'ai lâché ses seins pour m'agripper à ses cheveux et d'un seul coup j'ai éprouvé, pour la première fois de ma vie, à quatorze ans tout juste. Ni trop tôt, ni trop tard. Juste bien.

*

Je tremblotais sur mes jambes, et je l'ai laissée me savonner et me rincer sans rien dire de plus. Avant de m'essuyer, elle s'est relevée, toujours les seins à l'air, et elle m'a dit :

– Maintenant que tu as vu mes nénés, il faut que tu touches le reste aussi, ma colombe. Tiens, regarde.

Elle a relevé son jupon en le tenant à deux mains, mais j'ai trouvé qu'il n'y avait pas grand-chose à voir : juste un gros triangle de poils très blonds, dorés, au bas de son ventre. Moi, je n'avais rien là; à peine un duvet que je sentais en passant la main dessus.

– Tu verras mieux une autre fois, m'a-t-elle dit. Glisse tout de même ta main, comme j'ai fait pour toi, ça me fera du bien.

J'ai obéi. Là où elle m'avait caressée, c'était humide chez elle, et même un peu gras. Elle m'a guidée pour que je trouve le bouton. Il était gonflé, presque gros comme mon petit doigt à ce que je sentais, et dès que je l'ai eu touché, Adèle s'est raidie en soupirant. Aussitôt après, elle a retiré ma main et m'a embrassée à pleine bouche, en me suçant la langue, et elle m'a fait sortir du tub.

– Allez, c'est fini pour aujourd'hui, a-t-elle décidé. Essuie-toi, remets ta chemise, et file dans ta chambre t'habiller. Ton père va se demander quoi, et il y a encore ton frère à laver.

Cependant, elle s'est ravisée. Sans doute une idée qui lui était venue. Elle a remis sa robe en me disant :

– Non, va plutôt te coucher dans mon lit pour ne pas prendre froid. Je viendrai te chercher quand il sera temps.

Temps de quoi? Je suis allée sur la pointe des pieds à sa chambre en me posant la question, et je me suis fourrée dans son lit sans y répondre. J'ai entendu des bruits de conversation, d'eau qu'on verse, de portes, et j'étais tout à fait assoupie quand j'ai senti qu'on me tirait par la chemise. C'était Adèle. Je ne sais pas quel biais elle avait trouvé pour être tranquille avec nous, mais elle en avait trouvé un : quand je suis rentrée dans la cuisine et qu'elle a eu poussé le verrou derrière moi, Max était debout dans le tub. Tout nu.

– Lucienne, me dit Adèle en me fixant dans les yeux, tu vas m'aider à savonner ton frère. Ça ne sera pas trop de deux. Remets déjà une pelletée de charbon dans le fourneau, veux-tu?

Maximilien n'avait pas l'air trop gêné de se trouver ainsi en costume d'Adam entre nous. En fait, il ne regardait qu'Adèle qui avait de nouveau quitté sa robe pour se retrouver en jupon et en caraco, pieds nus. Moi, je regardais mon frère comme il le faisait pour Adèle : en baissant les yeux pour essayer de voir un peu mieux le robinet qu'il m'avait déjà montré deux ou trois fois à la dérobée en le sortant de sa culotte quand nous étions dans notre chambre. Est-ce que Max avait encore un peu froid? Ou était-il tout de même intimidé devant Adèle? Toujours est-il que ça n'était pas bien gros et que je me

demandais ce qu'on pouvait bien trouver d'intéressant là-dedans.

Adèle a donc commencé à lui passer le gant sur les jambes, comme elle l'avait fait pour moi. Et comme pour moi, elle a fait jaillir un sein du caraco en se secouant un peu. Ni elle ni Max ne disaient rien, comme s'ils attendaient qu'il se passe quelque chose qui viendrait de moi. J'ai donc dit à mon frère, en le regardant cette fois dans les yeux :

– Tu sais, Max, j'ai caressé les nénés d'Adèle et elle aime bien ça. Adèle, il peut les toucher?

Elle sortit l'autre sein et fit signe que oui. Pour une première fois, il s'y prenait bien, à mon avis; si bien qu'Adèle a commencé à souffler et à gémir doucement sans cesser de lui savonner les jambes. J'étais tout à fait réveillée et passablement excitée de les voir. Je me suis assise sur le tabouret de la cuisine, juste en face d'eux, parce que j'avais les jambes encore un peu molles. Et là, il s'est passé quelque chose d'intéressant : Adèle a laissé tomber le gant de toilette dans le tub, elle a gardé le savon dans sa main, et elle s'est mise à la faire aller le long du robinet, bien savonneuse, en lui prenant la fesse de l'autre main, comme avec moi. Mon frère a lâché ses seins pour se redresser et la prendre aux cheveux. Elle continuait à faire aller sa main sans se presser, et le robinet s'est mis à grossir et à se redresser. Quand il a été bien droit et bien gonflé, elle a retiré sa main, et m'a dit :

– Tu vois, Lulu, c'est comme ça qu'on sait qu'un garçon est en train de devenir un homme. Quand sa quéquette peut devenir toute raide. Tu l'avais déjà eue comme ça, mon pigeon chéri? continua-t-elle en s'adressant à Max. Allons, tu peux bien nous le dire!

– Oui... des fois, le matin, souffla Max. Comme ça, mais c'était pas si bon et elle n'était pas aussi grosse. Oh là là, Dédèle, ça me fait tout drôle.. Arrête...

Arrêter? Elle n'y pensait pas, heureusement pour moi parce que je me demandais, précisément, si ça pouvait grossir encore, et pour quoi faire? D'ailleurs, me disais-je, si Adèle m'a fait revenir, c'est pour me faire voir du nouveau.

– Approche, ma Lulu, me dit-elle juste à ce moment, je crois que ton frère va partir.

Avant que j'aie compris pourquoi Max allait partir, elle lui avait fait avec ses doigts savonneux comme un bracelet autour de la quéquette et frottait de plus en plus vite. Max soufflait et grinçait des dents, et tout d'un coup il est parti de son robinet un gros jet de crème qui est allé s'écraser sur le nez et dans les yeux d'Adèle qui s'exclama entre ses dents :

– Voilà, il a juté, mon pigeon! Il a bien juté, le petit cochon! Regarde, Lulu, comme ton frère a bien juté! C'est tout ce qu'ils aiment, les hommes, de juter pour une femme!

Là-dessus, sans le lâcher, elle approcha son visage du chose de Max, qui était encore assez gros mais à peine raide, et se le passa sur les yeux, sur les joues et même sur la bouche, comme pour se nettoyer. Il me sembla bien que ça recommençait à raidir, mais elle se releva brusquement en nous disant :

– C'est fini pour aujourd'hui, les enfants! Filez vous habiller dans votre chambre, et vite vite, s'il vous plaît. Il faut que vous soyez prêts dans cinq minutes.

Je me demande comment nous avons réussi à

passer nos vêtements du dimanche sans encombre. Max était encore tout mouillé et nous n'avons rien dit jusqu'au moment où nous nous sommes retrouvés sur le palier avec papa. Je dormais à moitié pendant la messe, et il me restait tout juste la force de me dire que j'aimerais bien voir « mon » Vincent me juter sur la figure comme Max sur celle d'Adèle.

*

Ça nous a changé la vie, ce tub du dimanche. Adèle n'en parlait pas, mais quand elle venait nous réveiller pour l'école, elle passait la main dans mon lit et me caressait un instant entre les jambes, comme pour me faire souvenir. Après quoi elle allait du côté de Max, et je savais qu'elle lui mettait aussi la main là, un peu plus longtemps qu'à moi, parce qu'elle me dit un matin en quittant notre chambre :

– Tu sais, ma colombe, ton petit cochon de frère a juté dans ses draps cette nuit. Sûr qu'il a rêvé à sa belle.

Moi, je rêvais bien à Vincent et à son costume de velours, mais ça ne faisait que me rendre nerveuse pour l'école. Et je le regardais maintenant, quand il venait nous prendre pour sortir, en roulant des yeux perdus qui paraissaient plutôt l'amuser.

La semaine a passé comme un éclair. Max et moi, avant de nous endormir, nous parlions du prochain tub avec ivresse et un peu d'inquiétude : était-ce seulement pour une fois? Ou bien Adèle recommencerait-elle à nous caresser? Le vendredi, Max, qui ne tenait plus en place, lui posa la question :

– Tu verras bien, lui répondit-elle en riant.

Ce qu'elle ne dit pas mais que je comprenais très bien, c'est qu'elle ne voulait pas risquer une seconde

fois d'être surprise par mon père. C'était déjà un miracle que nous ayons été si tranquilles le dimanche d'avant, mais les miracles ne sont pas à répétition. Avant que maman tombe malade, nous allions à la messe de onze heures en famille, tous les quatre, comme il se doit. Depuis qu'elle était alitée, papa nous y emmenait, nous installait sur notre banc, et faisait mine d'aller s'asseoir derrière nous, du côté des hommes. En fait, il s'esquivait pour rejoindre sur la place un collègue de « La Fourmi Française » et siroter une petite verte avec lui dans un café de la Chaussée-d'Antin. C'était sa récréation, le pauvre. Il la méritait bien...

Ce dimanche-là, Adèle lui expliqua qu'elle avait maintenant l'habitude, que Maximilien était assez fort pour l'aider à remonter la marmite, que nous étions assez grands pour prendre tout seuls notre place à l'église, et qu'en conséquence sa récréation commençait tout de suite. Maman ne comptait pas, la pauvre... Une fois que nous lui avions dit bonjour et qu'elle avait pris un chocolat dans son lit, elle somnolait en feuilletant un livre de messe.

Pendant que Max attendait son tour, je me suis donc retrouvée avec Adèle dans la cuisine toujours aussi chaude, et c'est reparti pour les mêmes caresses. Pas tout à fait les mêmes, cependant. En me frottant doucement entre les jambes, elle m'a demandé :

– Tu aimes que je mette le doigt dans ton petit trou en même temps? Ça ne te fait pas mal, ma tourterelle?

J'étais justement en train de me dire que j'en avais bien envie, et j'ai répondu :

– Non, c'est bon, tu ne me fais pas mal du tout.

Je crois que c'est sale, mais ça me fait tout drôle, j'aime ça.

Elle avait les ongles coupés très court, et c'est vrai que c'était bien amusant et agréable de sentir un doigt tout chaud s'enfoncer là. Un doigt et même deux : le grand et l'index, d'abord le premier, et comme je me tortillais de plaisir, l'autre. En même temps, elle essaya de pousser le grand doigt de son autre main dans la fente, mais je poussai un petit cri de douleur et elle n'insista pas.

Mon bouton commençait sans doute à devenir plus sensible et à sortir un peu, car j'éprouvai beaucoup plus fort que la première fois. Après quoi elle se releva et me dit :

– A ton tour, ma colombe, caresse-moi bien, encore mieux que dimanche dernier.

Elle n'a pas eu à me guider, cette fois-là. J'ai trouvé tout de suite la fente, et puis le bouton, que je pouvais tenir entre deux doigts tant il était gonflé. Elle écartait bien les jambes en s'appuyant sur mes épaules et elle poussait comme un soupir qui n'en finissait pas. Et puis elle m'a pincé l'épaule et elle s'est raidie en murmurant :

– Oui, va, ma Lulu, je viens, je viens... Ah, que c'est bon... J'en avais tellement envie...

En même temps, elle m'a lâché dans la main comme un petit pipi brûlant et elle s'est laissée tomber sur le tabouret. Et je me suis assise dans le tub parce que je n'avais plus de jambes, moi non plus. Je l'ai constaté souvent depuis : les femmes ne se ratent jamais entre elles. Elles savent beaucoup mieux que les hommes ce qu'il faut faire pour se donner du plaisir. A la réflexion, ça se comprend;

mais les hommes n'y réfléchissent jamais, précisément.

*

Pour un peu, nous en aurions oublié Maximilien. Adèle a vidé la moitié du tub et je l'ai aidée à remettre de l'eau bouillante, après quoi elle est sortie de la cuisine et a crié dans le couloir, de façon que maman l'entende :

– Monsieur Max! Lucienne est lavée, c'est votre tour!

Monsieur Max! Et quoi encore! Monsieur Quéquette, oui! Il est arrivé en chemise de nuit en se plaignant d'avoir pris froid durant tout ce temps où nous l'avions fait attendre.

– Quittez déjà votre chemise, monsieur Max, lui a dit Adèle. Nous allons nous occuper de vous réchauffer, votre sœur et moi. Pas vrai, Lucienne?

Il s'est mis dans le tub et elle a donc commencé à le savonner, comme la fois d'avant. Ça ne paraissait pas lui faire beaucoup d'effet, je veux dire du côté du zizi, qui avait un peu grossi mais ne se redressait pas. A cause de l'attente sans doute, qui l'avait énervé. J'attendais de voir, quand Adèle a déclaré :

– Cette fois, on va changer, mon pigeon. C'est ta sœur qui te frottera. Ça lui donnera de la pratique, et avec sa petite main je suis sûre qu'elle te fera venir encore mieux que moi.

C'était encore autre chose! Que ce soit mon frère, cela ne m'embarrassait pas beaucoup. En famille, il faut se rendre service, pas vrai? Et pour rendre service, il faut avoir la manière, bien sûr. Je ne l'avais pas, mais Adèle m'a expliqué :

– Mets-toi à côté de lui dans le tub, ma colombe.

De ce côté-là, oui. Passe-lui le bras autour du dos, pour te tenir, comme ça. Là, maintenant prends bien du savon dans le creux de ta main et frotte doucement, comme j'ai fait la dernière fois, tu te souviens?

Si je me souvenais! A mesure que je montais et descendais la main le long du robinet, Max soupirait et le machin grossissait et durcissait. Je ne voyais plus Adèle, mais tandis que j'étais bien occupée avec Max j'ai senti qu'elle m'écartait un peu les jambes et qu'elle me poussait son gros doigt dans le trou de balle. Je me suis laissé faire, évidemment, et même, j'en étais très fière, sans lâcher la quéquette du frère. Un instant après, je ne sais pas comment, j'ai compris qu'il allait se passer quelque chose, et j'ai crié :

– Dédèle, Dédèle, je crois que Max va venir, il est tout chaud, qu'est-ce que je dois faire?

Elle s'est levée aussitôt et m'a écarté la main :

– Reste comme ça, Max, a-t-elle dit. Je vais te montrer autre chose. Et toi, Lucienne, profites-en pour regarder comment c'est fait, un homme...

J'ai bien regardé, et je me suis amusée à faire descendre sa trique en appuyant sur le bout. Elle se baissait un peu, et quand je lâchais elle lui revenait sur le ventre en claquant contre la peau.

– Il arresse déjà bien, ton frère, tu sais, me dit Adèle. Pauvre mignon, on ne peut pas le laisser languir trop longtemps, il jetterait sa poudre aux moineaux.

– Ma poudre aux moineaux? Qu'est-ce que tu veux dire? a demandé Max.

– Ça veut dire que tu juterais tout seul, comme les curés. Tu serais capable d'y prendre goût, et tu ne voudrais plus des femmes. Ça serait dommage

pour plus tard. Mais vous allez voir, mes poulets, on va arranger ça.

Là-dessus, elle s'est bien savonné les deux mains. Avec une, elle a repris la quéquette de mon frère tout doucement, sans serrer; et l'autre, elle me l'a passée entre les fesses en me remettant ses deux doigts dans le derrière. Ça entrait tout seul, et du coup j'ai compris où elle voulait en venir; mais je n'ai rien dit, de peur d'avoir imaginé des choses impossibles. Pourtant, c'était bien ça. Elle nous a fait sortir du tub et tenir l'un contre l'autre, moi tournant le dos à Max, dont elle n'avait pas abandonné la machine, et elle lui a dit :

– Allez, petit cochon, montre-nous que tu es vraiment un homme. Écarte-toi un peu les fesses avec tes mains, Lulu, je vais guider ton frère.

Eh bien, savonnés comme nous étions tous les deux, son machin a pris tout de suite dans mon derrière la place des doigts d'Adèle, et c'est entré comme le couteau dans le beurre. Tout de même, quand il a poussé pour le loger jusqu'au fond, ça m'a brûlée et j'ai fait un mouvement pour me retirer, mais Adèle m'a repoussée contre lui et en même temps m'a caressée devant. Comme ça, c'était très bon, et j'aurais voulu que ça dure longtemps, longtemps. Mais son machin est devenu brûlant, il m'a prise aux hanches pour me coller encore plus contre lui, et j'ai senti qu'il jutait dans moi, sans cesser d'être aussi dur. Je suais de partout à cause de la chaleur de la cuisine et du mouvement que je m'étais donné, et Max et Adèle tout autant. Et puis la quéquette s'est dégonflée et elle m'est sortie du derrière en faisant un bruit de bouchon d'évier.

*

Je sais, je sais... Vingt ans après, je devrais avoir oublié ces enfantillages. Ou m'en souvenir vaguement, comme d'être allée au Jardin d'Acclimatation ou au Guignol du Luxembourg; mais pas dans les détails. Eh bien! c'est le contraire : ce que je viens de raconter, là, me revient instantanément dès que je pense seulement « tub » ou « savon », et je m'y retrouve comme si j'y étais, alors que je dois faire un effort pour me souvenir, par exemple, de la façon dont Adolphe Bougrot, mon peintre, me faisait l'amour; à plus forte raison pour les dizaines d'hommes (ou même, soyons honnêtes, les centaines) qui n'ont fait que me passer entre les jambes.

C'est qu'une première fois, dirait M. de La Palice, il n'y en a qu'une, au moins pour ces choses-là. Il y a la première fois où l'on prend dans sa main une trique d'homme, la première fois où elle vous entre quelque part, la première fois où l'on éprouve, et même si vous l'avez fait dix mille fois depuis, et même si c'est bien meilleur, ce ne sera plus la première, la seule qu'on ne puisse pas oublier, je crois. A preuve ce qui m'est arrivé voici trois ou quatre ans.

J'étais déjà ici, rue de Provence, dans mes meubles. Ma femme de chambre, à cette époque-là, c'était Julie Froument, une dévergondée que j'ai dû renvoyer parce qu'elle me prenait mes clients, et même pas pour de l'argent : pour son plaisir et pour me faire tort. Je travaillais bien, mais les hommes me laissaient tout de même pas mal de temps libre le matin. J'en profitais pour me pomponner, passer une heure dans mon tub, et rêvasser à tout ce que j'avais

déjà vécu et à tout ce que je pourrais bien vivre encore.

Julie m'aidait à préparer mon tub, et elle m'essuyait. Elle était un peu gougnotte, comme toutes les femmes de chambre, si bien que je lui faisais gagner de temps en temps un louis en plus de son salaire en organisant un petit spectacle de femmes pour des amateurs. Elle ne ressemblait pas du tout à Adèle – brune foncée et plutôt boulotte –, et je n'avais pas de sentiment pour elle comme j'en ai eu pour Adèle. Pour le reste, c'était une femme de chambre finaude et de bon conseil. Elle avait un greluchon à peu près attitré, un garçon de vingt ans, qui ne pensait qu'à la faire entrer en maison, ce qui arriva finalement quand elle s'est retrouvée sans place. Dans le genre joli voyou, il me rappelait assez Max au même âge.

Un jour, c'était fatal, j'ai voulu me refaire une séance de marionnettes comme ma première, avec le frère. J'ai dit à Julie que ça m'amuserait de me faire essuyer un jour par son Théodore; et même davantage si elle n'y voyait pas d'empêchement. En tout cas, ils y gagneraient cinq francs chacun. Elle a fait un peu de manières, mais deux jours plus tard, après en avoir causé à son Dodore, elle a accepté. Pour abréger, nous nous sommes donc retrouvés un matin tous les trois en costume de nouveau-nés, dans ma cuisine, et j'ai essayé de m'imaginer que Julie était Adèle, et lui Maximilien.

Eh bien, ça ne m'a fait aucun effet. Un peu, peut-être, pendant que je le savonnais pour le faire raidir. Après quoi, je me suis collée contre son ventre et j'ai écarté mes fesses en me répétant « C'était comme ça, c'était bon, c'était bon »; mais non, ce n'était

rien d'autre qu'un jeunot qui me baisait à la normande, et même pas bien : trop fort et trop vite. J'avais eu beaucoup mieux entre-temps : des artistes, prenant leur temps, soignant le détail et finissant en beauté. En beauté? Tu parles, Charles! Il s'est retiré d'un seul coup, comme s'il en avait fait assez pour ses cent sous, et le pire, il m'a claqué la fesse en s'exclamant :

– T'as un beau cul, fillette! Puisque t'aimes ça, on est de revue!

Il voyait pourtant bien que ça n'avait pas marché, que je n'avais pas éprouvé! Et l'autre idiote, qui répétait :

– Hein! Est-il fort, mon Dodore! N'est-ce pas, madame, qu'il est fort?

Je les aurais pilés. J'ai dit que c'était très bien, mais que j'avais une migraine terrible et que je voulais rester seule. Ils n'ont pas insisté.

La déception passée, je me suis fait une raison. Les souvenirs d'enfance n'existent que dans notre tête, et c'est déjà merveilleux de pouvoir faire revenir à son gré les meilleurs. Mais le corps n'a pas de souvenirs. Il n'a que des appétits.

# II

*Il n'est pas plus vrai d'avancer que l'effronterie et la dépravation se rencontrent communément chez nos enfants, que d'affirmer que le fond de notre nourriture se compose de grenouilles...*

*La Famille,* hebdomadaire (mars 1912)

A défaut d'avoir oublié, je devrais avoir honte d'y repenser aussi complaisamment. Une nuit de noces, c'est différent. Elle se passe plus ou moins mal, jamais vraiment bien, et il n'y a rien à y redire puisque tout le monde est d'accord là-dessus, des parents au curé en passant par le maire. Mais moi! A quatorze ans! Devant une bonne vicieuse! Et avec mon frère! Mon vrai frère! Mes souvenirs, j'aurais dû au moins les arranger. Que ça se soit passé la nuit, par hasard, avec un vague cousin qui se serait glissé dans ma chambrette et me l'aurait glissée pendant que je dormais... Ou même en plein jour, l'été, dans les bois, victime d'un infâme personnage qui passait par là, alors que j'étais occupée à ramasser des champignons, les fesses un peu à l'air parce que ma culotte bâillait. Le Petit Chaperon rouge, on ne peut pas lui en vouloir de se faire croquer par le

loup, n'est-ce pas? Même si, au fond d'elle-même, la pauvrette en meurt d'envie, d'être croquée... Et surtout, surtout, le cousin ou le loup m'aurait défloré dans les règles : dans un lit ou sur l'herbe tendre, mais par-devant, dans la fente, en me faisant bien mal. Avec du sang et des larmes, mais dans les règles. Si j'ose dire...

Eh bien justement, non. Je n'ai rien arrangé parce que tout l'était déjà aussi bien que possible. La bonne vicieuse? Je la bénis encore pour son vice. C'est grâce à elle que je n'ai pas vécu idiote, et pas trop malheureuse. Il y a peu de mères dont leur fille puisse en dire autant. C'était mon frère? Oui, et puis après? Je plains les petites filles qui n'ont pas un frère aîné sous la main pour leur faciliter les choses. Un cousin à la rigueur. J'en ai eu un pour remplacer mon frère le moment venu, et je m'en suis bien portée. Mais c'est déjà beaucoup moins commode. Il faut qu'il ait l'âge, qu'il vous plaise, qu'il comprenne qu'il peut; sans parler de trouver le temps, l'occasion, l'endroit tranquille; alors que son frère, on l'a toujours à sa portée, tout prêt à l'emploi, sans soucis et sans chichis. Ça ne tire pas à conséquence tant qu'on s'en tient aux trouducuteries traditionnelles. Il oublie tout dès qu'il a une autre fille à baiser; et vous, un autre garçon pour vous le mettre, à la normande ou à la papa.

*

J'appelle ça « à la normande » en souvenir d'Adèle, et parce que c'est facile à retenir. Quand Max a eu fini de juter et qu'elle lui eut essuyé la quéquette, qui était, il faut le dire un peu souillée de caca, elle a dit :